

les chrétiens n'a jamais nié, non plus, qu'elle soit morte pour l'amour. Notre Seigneur aurait-il pu refuser à sa mère un privilège dont il a fait part à tant de saints; et le feu de l'amour, allumé jour et nuit sur l'autel de son cœur, se serait-il endormi, à l'heure même où la vision bienheureuse devait lui communiquer des ardeurs nouvelles?

C'a été même l'opinion de quelques-uns, que Marie était morte, non seulement dans l'exercice actuel de l'amour, mais encore, comme les martyrs et comme son fils, le roi des martyrs, pour la défense et le règne de l'amour. Ils prétendaient qu'elle aussi avait enduré le martyre du sang; prenant pour un glaive matériel la glaive qui devait, suivant la prophétie de Siméon, transpercer le cœur à cette divine mère (1). Nous savons que cet oracle fut autrement accompli, et comment Marie, sur le Calvaire, endura par amour une douleur capable de lui arracher mille fois la vie, si la main de Dieu ne l'avait soutenue. Cela suffit pour qu'elle soit morte pour l'amour.

Mais il faut encore qu'elle meure d'amour. C'est de l'amour que doit venir le coup qui tranchera les liens par où son âme se rattache à son corps, ou, pour mieux dire, qui les dénouera pour un temps. « Il est impossible d'imaginer que cette vraie Mère naturelle du Fils soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour; mort la plus noble de toutes, et due par conséquent à la plus noble vie qui fut oncques entre les créatures; mort de laquelle les Anges mesmes dési-

(1) Saint Ambroise a d'un mot réfuté cette étrange opinion: « Nec littera nec historia docet ex hac vita Mariam corporalis necis passione migrasse: non enim anima, sed corpus materiali gladio transverberatur. » *In Luc.*, L. II, n. 61. P. L. xv, 1574.

reroient de mourir, s'ils estoient capables de mourir », a dit saint François de Sales (1). Suarez écrit en termes équivalents: « Quoique la bienheureuse Vierge ne soit morte d'aucune maladie, elle est morte pourtant, mais par la vertu de son amour, de ses ardents désirs et de sa très haute contemplation » (2).

Et il n'y a rien là qui puisse nous paraître invraisemblable, pour peu que nous nous rappelions quel était l'amour de cette très sainte mère pour Jésus, son fils et son Dieu. Ce qui devrait plutôt nous étonner grandement, c'est qu'elle ait pu vivre longtemps, séparée de lui. J'ai dit ailleurs quels effets admirables a produits l'amour de Dieu, au cœur et dans le corps des Saints (3): un saint Stanislas obligé de tempérer par une eau glaciale le feu divin qui brûlait dans sa poitrine, et succombant à ses ardeurs plus qu'à celles de la fièvre (4); une sainte Thérèse se mourant de ne pouvoir mourir, et finalement emportée moins par la violence de la maladie que par l'intolérable incendie du divin amour (5); tant d'autres dont il serait aisé de rapporter des merveilles semblables.

Si l'amour a de ces effets dans les amis de Dieu, quelle devait donc être son influence sur la Mère de Dieu, puisque leur amour n'était, en comparaison du sien, qu'une étincelle devant un brasier? Aussi les Saints mettent-ils dans la bouche de Marie cet appel de l'Épouse des Cantiques: (6) « Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon Bien-aimé,

(1) S. François de Sales, *l. c.*

(2) Suar., *de Myster. vitae Christi*. D. 21, S. 1.

(3) La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus. L. III, 2.

(4) *Amore verius quam febre aestuans*. 6^e leçon de son Office.

(5) *Intolerabili divini amoris incendio potius quam vi morbi*. 6^e leçon du Brév. pour sa fête.

(6) Cant., v, 8.

dites-lui que je languis d'amour ». Et encore : De grâce, « faites-moi un appui de fleurs, un soutien de fruits, car je me sens défaillir d'amour » (1). Puis, se tournant vers le Bien-aimé, elle lui dit avec l'Épouse : « O revenez, revenez, mon Bien-aimé : soyez semblable (par la rapidité de votre course) à un chevreuil et à un faon de cerf » (2); tant est véhément le désir qui la presse, tant lui sont cruelles les années de la séparation.

C'est pourquoi, dit éloquemment Bossuet, « vous ne cherchez point d'autres causes de la mort de la Sainte Vierge. Son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, qu'il ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel; il ne formait pas un regret qui ne dût en dissoudre toute l'harmonie; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'est que Marie pût vivre séparée de son Bien-aimé. Elle vivait néanmoins, parce que tel était le conseil de Dieu... Mais comme le divin amour régnait dans son cœur sans obstacles, il allait de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice et s'accroissant par lui-même; de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était pas capable de le contenir. Aussi point d'autre cause de la mort de Marie que la vivacité de son amour » (3).

(1) *Ibid.*, II, 5.

(2) *Ibid.*, II, 17.

(3) Bossuet, 1^{er} Serm. pour l'Assompt., second point. Cf. P. Poiré.

Il ne faut pas imaginer, ce me semble, que la mort de Marie fut causée par l'un de ces violents assauts d'amour qui bouleversent en quelque sorte tout l'être extérieur et sensible. Personne n'a mieux expliqué la différence entre l'amour de cette divine mère et celui des Saints, que le bienheureux François de Sales. « Pour l'ordinaire, écrit-il, les saints qui moururent d'amour, sentirent une grande variété d'accidents, et de symptômes de dilection, avant d'en venir au trépas; force eslans, force assauts, force extases, force langueurs, force agonies... Mais ce fut tout autre chose en la très sainte Vierge... Le divin amour croisait à chaque moment dans le cœur de notre glorieuse Dame, mais par des croissances douces, paisibles, et continues, sans agitation, ni secousse, ni violence quelconque ». C'était comme une belle aube qui va toujours gagnant en clarté, mais si également qu'on ne peut en distinguer chacun des progrès.

Le saint docteur trouve la raison de cette différence dans les dispositions de l'âme. Chez les autres saints, l'amour, si parfait et si maître qu'il soit, rencontre pourtant des résistances. C'est un fleuve dont l'eau s'agite et bouillonne, à la rencontre d'obstacles entravant sa course. Mais en Marie tout favorisait l'amour céleste : car son règne était si parfaitement établi que les facultés même de la nature inférieure, au lieu de contrarier en elle l'exercice des vertus, se pliaient docilement aux opérations du saint amour, et ne tendaient qu'à les servir.

On eût dit une de ces belles rivières dont la masse

Triple couronne de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu, 1^{er} Traité, c. II, § I.

puissante glisse sur un lit de sable uni, doucement emportée par son propre poids (1). Nous l'avons fait remarquer, plus les Saints se rapprochent de leur perfection finale, moins on voit en eux de ces faits extraordinaires qui sont les ravissements et les extases sensibles ; et nous avons également expliqué pourquoi Marie, plus que tout autre saint, devait être exempte de phénomènes violents.

Aux raisons que nous donnions alors, comme à celles que saint François de Sales signalait tout à l'heure, on pourrait encore ajouter cette autre : c'est que la disproportion habituelle de l'infirmité de la créature avec l'opération de Dieu va diminuant, à mesure que les âmes privilégiées sont plus près du terme. Comme elles s'adaptent de plus en plus au divin, les plus hautes faveurs ne les jettent plus hors d'elles-mêmes, étonnées et éperdues. Certes, il y a des extases, et d'autant plus sublimes que la connaissance est plus parfaite et l'amour plus intense ; mais tout se passe dans la partie supérieure de l'âme, et les régions inférieures de l'être humain n'en reçoivent aucun de ces contre-coups qui les paralysent ou les bouleversent. Ainsi, pour emprunter encore un nouvel exemple à la vie de la très sainte Vierge, nous la verrons au Calvaire, debout près de la croix de Jésus, « dans le plus ardent et douloureux excès d'amour qu'on puisse imaginer », et pourtant « elle ne pasmera pas d'amour ni de compassion ; car bien que l'accès fust extrême, si fust-il toutefois également fort et doux tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paisible, composé d'une chaleur aiguë, mais suave » (2).

(1) Cf. S. François de Sales, *Traité de l'amour...* L. VII, c. 14.

(2) S. François de Sales, *ibid.*

Ce serait d'ailleurs mal connaître la perfection de l'amour que de s'imaginer Marie, toute absorbée dans le désir d'aller rejoindre son fils, impatiente devant les obstacles qui se dressent entre elle et lui, ne soupirant qu'après la mort, et portant avec une angoisse mal résignée le poids de sa vie terrestre. La grande sainte Thérèse, parlant de la vie nouvelle que l'âme a trouvée dans la *Dernière demeure*, c'est-à-dire de cette vie qui consomme en ce monde l'union d'une âme avec Dieu, écrit ces paroles bien remarquables :

« Voici ce qui m'étonne le plus dans ces âmes. Vous avez vu de quelle ardeur elles appelaient la mort, afin de jouir de la présence de Notre Seigneur ; et quel martyr était pour elles la prolongation de leur exil. Et maintenant, elles sont si embrasées du désir de le servir, de faire bénir son nom, d'être utiles au prochain, que, loin de souhaiter mourir, elles consentiraient à vivre de longues années, au milieu des plus grandes souffrances ; trop heureuses de pouvoir à ce prix procurer au divin Maître, en chose si petite que ce soit, quelque partie des louanges qu'il mérite. Quand elles auraient la certitude d'aller, au sortir de la prison du corps, jouir de la vue de Dieu ; quand la pensée de la gloire des bienheureux frapperait vivement leur esprit, elles n'en seraient point touchées, parce qu'elles ne désirent ni cette vue ni cette gloire. Leur gloire, à elles, c'est de pouvoir faire quelque chose pour le service du divin crucifié, surtout quand elles considèrent qu'il reçoit tant d'offenses, et qu'il est si peu d'âmes qui, détachées de tout le reste, ne recherchent que son honneur » (1). Tels étaient aussi les

(1) Sainte Thérèse. *Le Château intérieur*. 7^e demeure, c. 3.

sentiments de saint Ignace de Loyola, sur la fin de sa carrière, c'est-à-dire à l'apogée de sa sainteté. Il aimerait mieux, disait-il, rester sur la terre, dans l'incertitude de son salut éternel, que de mourir, assuré de son éternité bienheureuse, s'il devait en vivant conquérir à Dieu, Notre Seigneur, un plus grand nombre d'âmes.

Or, la glorieuse Vierge savait de science certaine que sa présence était souverainement utile à l'Église naissante; elle n'ignorait pas, non plus, la volonté de son fils qui l'avait laissée derrière lui, dans le monde, pour qu'elle en fût la consolatrice, le modèle et la mère: Donc, de grand cœur elle acceptait la charge et les délais, uniquement désireuse de remplir la mission dont l'amour de Jésus pour son Église l'avait providentiellement chargée.

Toutefois, l'amour de Marie, d'autant plus fort qu'il était plus paisible, eut cet effet de relâcher insensiblement les liens par où sa bienheureuse âme tenait à son corps; et, quand retentit à l'oreille intérieure de la mère la voix du fils qui lui disait : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez » (1); alors, grâce à l'attraction puissante et douce de l'amour de Marie pour Jésus et de l'amour de Jésus pour Marie, l'âme se dégagait de son corps, comme un fruit déjà mûr que la plus légère secousse fait tomber de l'arbre; comme une fumée odoriférante qui, sous l'action d'une chaleur douce et tempérée, monte d'une composition de myrrhe et d'encens (2). Ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin, sans brisement, sans violence, sans peine; et

(1) Cant., II, 10.

(2) Cant., III, 6.

« son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés » (1) : car la mort, loin d'interrompre même pour un instant sa contemplation très amoureuse, ne servit qu'à la transformer plus heureusement dans l'immuable face à face et le suprême cœur à cœur de l'éternité.

C'est ce qu'exprimait avec bonheur un pieux écrivain du moyen âge : « L'esprit de la bienheureuse Vierge, à l'heure même de sa mort, était comme suspendu, dans une très suave contemplation, et son cœur, tout brûlant du très doux amour du Christ; et je ne sais quelle tranquille défaillance s'emparait insensiblement de ses membres, jusqu'au moment où, sans ressentir aucune douleur, sans interrompre sa contemplation, sa très sainte âme se détacha de son corps virginal » (2). C'était le triomphe de l'amour, mais c'était plus encore le triomphe de la maternité divine : car, si nous remontons aux sources, c'est à sa maternité que Marie doit le privilège d'avoir été préservée des humiliantes infirmités dans lesquelles se termine la vie commune des hommes, et cet autre privilège encore plus glorieux de mourir des seules mains de la divine charité.

Avant de clore ce chapitre, je crois faire plaisir au lecteur en lui mettant sous les yeux un discours, où l'un des meilleurs amis de saint Bernard, l'abbé Gueric, nous raconte cette mort d'amour, qui fit passer Marie de la terre au ciel, de l'épreuve à la gloire. Après avoir proposé le texte de cet entretien familier qu'il fait à ses religieux : « O filles de Jérusalem, allez dire

(1) Cf. Bossuet, *l. c.*(2) Pelbart de Themeswar, *Stellar.* L. x, p. 1, a

à mon bien-aimé que je languis d'amour » (1), le pieux abbé commence par une réflexion qu'il est très utile de se rappeler, soit quand on lit ces sortes d'entretiens, soit quand on veut se livrer soi-même à la contemplation des mystères de Notre Seigneur et de sa sainte mère.

« Ces paroles du Cantique que nous avons chantées dans l'Office de la nuit, je veux méditer avec votre *Charité* comment elles peuvent s'adapter à l'Assomption de la bienheureuse Marie. Pour le mieux faire, j'userai d'une manière de parler assez fréquemment employée par les maîtres des lettres profanes, et même par les auteurs ecclésiastiques, surtout quand ils interprètent le Cantique d'où j'ai tiré mon texte. Dans cette forme de langage, tout en respectant la substance des choses, on se permet une certaine liberté pour les détails. Ainsi, l'on s'attache moins à reproduire exactement ce qui s'est dit, ou s'est fait, qu'à développer le sujet en imaginant ce qui aurait pu se dire ou se faire, ou même ce qui pouvait être vraisemblablement dans la pensée des acteurs de la scène, lors même qu'en réalité rien de semblable n'ait été dit ni fait » (2).

(1) Cant., v, 8.

(2) L'auteur des Méditations sur la Vie de Jésus-Christ, dites de saint Bonaventure, conseille une méthode semblable à ceux qui veulent contempler avec lui les mystères de Notre Seigneur et de sa mère. « Pour vous, dit-il dans l'Avant-propos, si vous souhaitez retirer quelque fruit de ces méditations, considérez-vous aussi présente à ce qui vous sera raconté des paroles et des actions du Seigneur, que si vous l'entendiez de vos oreilles, et le voyiez de vos yeux... ». Et plus loin, méditant la fuite du Seigneur en Egypte (chap. 12), après avoir dévotement imaginé les circonstances les plus propres à faire goûter les souffrances et les vertus des saints fugitifs, il ajoute : « Vous pouvez méditer ce que je viens de vous exposer et autres sujets semblables, touchant l'enfance de Jésus. Je n'ai fait que vous les indiquer. Pour vous, étendez-les, et attachez-vous-y selon que vous le jugerez à propos. Soyez petite avec le petit Enfant-Jésus, et ne dédaignez pas de faire

Ces remarques posées, l'auteur nous présente Marie modestement étendue, par suite de l'humaine faiblesse, sur son humble et pauvre couchette, et les Anges qui, descendant vers elle sous une forme humaine, comme autrefois Gabriel à Nazareth, lui demandent respectueusement pourquoi on ne la voit plus, à son ordinaire, visiter les lieux témoins de la Passion de son fils. « C'est, répond-elle, que je languis ». Et, comme ils l'interrogent encore sur les causes de cette langueur, et comment elle peut éprouver semblable infirmité dans un corps où le Salut du monde a fait sa demeure ; la Vierge leur rappelle les souffrances de son fils, et sa douloureuse Passion. « Isaïe n'a-t-il pas écrit de lui : Il a pris sur lui nos infirmités, et il a porté nos langueurs (1). Pourquoi me plaindrais-je qu'il ne donne pas à mon corps ce dont il n'a pas voulu pour le sien ? Je ne suis ni si délicate ni si fière que je ne puisse ou ne veuille pas endurer quelque chose de ce que lui-même a souffert... Mais pour que vous soyez moins surpris de ma langueur, sachez que je languis d'amour. Oui, c'est moins la souffrance de mon corps, que la véhémence de mon amour qui me rend ainsi languissante ; c'est moins l'infirmité qui m'appesantit que la charité qui me blesse ».

Et les Anges la prient de leur dire ce qu'ils peuvent faire pour lui venir en aide. « Filles de Jérusalem, répond Marie, allez dire à mon Bien-aimé que je languis d'amour. — Mais vous savez, ô Vierge que, bien qu'il ait toute science, il interroge pourtant sur bien

sur lui des considérations si humbles et qui peuvent sembler puérides. Car toutes ces choses donnent de la dévotion, allument la ferveur, excitent la compassion... entretiennent la familiarité avec Jésus... »

(1) Isa., LIII, 4 ; Matth., VIII, 17.

des choses, comme s'il les ignorait. S'il nous demande quel remède vous souhaitez pour votre blessure, que lui répondrons-nous? — Vous êtes les amis de l'Époux, reprend la Vierge; je n'ai pas à vous cacher le mystère. Qu'il me baise *du baiser de sa bouche* (1)... Quand je le tenais petit enfant entre mes bras, je pouvais, suivant mon désir, baiser en lui le plus beau des enfants des hommes; jamais il ne détournait son visage, jamais il ne repoussait sa mère.. Il a crû, depuis ce temps, en gloire, en majesté; mais c'est toujours la même douceur, la même bonté... Il ne dédaignera pas la mère qu'il a choisie, ni ne changera par un nouveau jugement l'éternelle élection qu'il en a faite. — Et Gabriel de lui répondre encore : Ne craignez pas, ô Marie; vous avez trouvé grâce auprès de Dieu ».

Et les Anges, déployant leurs ailes, volent jusqu'au trône de Jésus pour lui dire le vœu très ardent de sa mère. « N'entendons-nous pas la voix du Seigneur à cette requête maternelle ? C'est moi qui ai commandé aux fils d'honorer leur père et leur mère; moi qui, pour accomplir ce que j'enseignais, suis descendu du ciel pour glorifier mon Père; et, plus tard, y suis revenu, afin de préparer une place, un trône de gloire à ma mère. Venez donc, ô mon élue, venez, et je ferai de vous mon trône. C'est en vous que j'établirai ma demeure royale; de vous que je porterai mes jugements; par vous que j'exaucerai les prières.

« Personne ne m'a servi comme vous dans mon infirmité. Je vous dois d'être homme; je me donne à vous comme Dieu. Vous demandiez un baiser de la

(1) Cant., I, 1.

bouche; *tota de toto osculaberis* (1). Il ne me suffira pas d'imprimer mes lèvres sur vos lèvres; un baiser perpétuel, indissoluble, unira votre esprit à mon esprit : car plus encore que vous n'avez soupiré après ma beauté, j'ai désiré la vôtre; et je ne me croirai pas assez glorifié, tant que vous ne serez pas glorifiée vous-même avec moi » (2).

(1) « Hodie toto amplexu nunquam abrumpendo toti sponso Beata conjungitur ». Gerson, Tr. 4, *sup. Magnificat*. Opp. IV, 286.

(2) Gueric. abb., Sermon. 2, *de Mutuo amore J. et M. P. L.*, CLXXV, 190-193.